



Makilam, *Signes et rituels magiques des femmes kabyles*

Paris, Karthala, 2011, 207 p.

Béatrice Lecestre-Rollier



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/clio/12218>

DOI : [10.4000/clio.12218](https://doi.org/10.4000/clio.12218)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 26 novembre 2014

Pagination : 296-299

ISBN : 978-2-7011-9045-7

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Béatrice Lecestre-Rollier, « Makilam, *Signes et rituels magiques des femmes kabyles* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 40 | 2014, mis en ligne le 15 janvier 2015, consulté le 28 juin 2022. URL : <http://journals.openedition.org/clio/12218> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.12218>

Ce document a été généré automatiquement le 29 septembre 2020.

Tous droits réservés

Makilam, *Signes et rituels magiques des femmes kabyles*

Paris, Karthala, 2011, 207 p.

Béatrice Lecestre-Rollier

RÉFÉRENCE

Makilam, *Signes et rituels magiques des femmes kabyles*, Paris, Karthala, 2011, 207 p.

- 1 L'auteure a vécu en Kabylie jusqu'à l'âge de 17 ans avant de venir étudier en Europe. Ne se retrouvant pas dans les descriptions occidentales qui minorisent les femmes kabyles, elle entend montrer, au contraire, leur pouvoir sur le groupe familial, en relation avec les puissances de la nature et de la création. Afin de restituer la réalité de la vie des femmes kabyles et surtout son unité d'essence spirituelle – comme dans de nombreuses sociétés traditionnelles, les rapports de l'être humain avec son environnement sont conditionnés par une vision globale d'ordre cosmique –, on suit la vie d'une « femme de la tradition » dans le cycle de son existence.
- 2 L'auteure souligne d'abord l'étroite analogie entre la femme et la lune. La femme représente la lune dans sa nature corporelle : ses cycles sont à l'unisson du rythme lunaire ; son union charnelle avec l'homme reproduit les noces de la lune et du soleil ; enceinte, elle gonfle comme la pleine lune et accouche d'un enfant de nature lunaire. Toutes ses activités intègrent les différentes manifestations de la vie de la lune dans sa couleur, sa forme, son rythme. Bref, la femme en tant qu'être lunaire du règne humain participe à l'œuvre de création. Elle y participe également en tant que terre-mère du genre humain, sa fécondité étant associée à celle de la terre : les rites du mariage font appel aux mêmes symboles que les rites agraires des labours ; la femme fécondée gonfle en même temps que la terre ensemencée et elle est soumise aux mêmes rites et interdits que ceux qui entourent la croissance des végétaux et animaux. Le culte de la mère se prolonge par le lien nourricier, soit par la figure de la mère nourricière du corps et de l'esprit de ses enfants. La puissance du lait est dite dans les contes et les

liens de lait créent de la parenté, à l'image des liens de sang. Ce sont les femmes qui transforment les produits de la terre en aliments nourriciers – le ventre de la maison est empli de cruches, couffins, Calebasses, à l'image du ventre maternel – et ce sont elles qui transmettent la langue kabyle et les valeurs culturelles. Dernière figure, celle de la vieille femme qui jouit, en tant que mère et grand-mère accomplie, d'une importance considérable. Tisseuse des liens de sa descendance qu'elle a croisés au fil de sa vie et que reproduisent symboliquement les fils de laine qu'elle tisse sur son métier à tisser, elle a agrandi la famille villageoise. Maintenant proche de la mort, elle relie sa descendance au monde invisible des génies et des esprits qui entourent les humains.

- 3 On l'aura compris, les mystères de la création unissent la femme à la nature cyclique de la vie. La fécondité englobe dans un même mouvement celle des hommes, des bêtes, des champs et ce sont là des domaines strictement féminins, en rapport avec le sacré. Tout cela n'est pas nouveau ; bien des auteurs ont souligné, à propos de la société kabyle comme de nombreuses autres sociétés agraires, en particulier dans l'aire méditerranéenne, l'importance des rôles féminins traditionnels, en rapport avec le culte de la fécondité. L'auteure s'appuie d'ailleurs sur leurs écrits. Mais elle veut aller plus loin. Initiée au travail de la poterie par une vieille femme, elle révèle le sens profond, jamais dit, des signes de base des motifs réalisés par les femmes sur les tissages, poteries, tatouages, peintures décoratives... Tous représentent l'emboîtement des principes féminins et masculins, soit l'union sexuelle elle-même, en lien avec les puissances magiques de la création. Cette véritable écriture féminine révèle « la conscience d'autonomie des femmes kabyles et du savoir ésotérique dont elles étaient les seules dépositaires dans la société traditionnelle à l'exclusion des hommes » (p. 53).
- 4 Il est erroné d'interpréter tout ce symbolisme lié au corps féminin de façon strictement matérialiste, en réduisant la femme à son rôle de reproductrice. Ce qui est symbolisé et valorisé est la dimension spirituelle du pouvoir de création qui va bien au-delà du fait de mettre au monde des enfants. Parce qu'elles étaient consciemment nourries de ce savoir, au fondement même de leur identité, les femmes de la société traditionnelle ne se sentaient pas diminuées par rapport à leurs hommes. Leurs responsabilités leur valaient un grand respect, en rapport avec la sacralité de la vie de l'ensemble de l'univers. Ce n'est qu'avec l'avènement de la société moderne que s'est progressivement effacée la conscience de la capacité sacrée des femmes puisque, précisément, le sacré s'est déplacé de l'ordre terrestre à l'ordre divin. Dans la conception moderne du monde, l'homme se sépare de son origine, oublie ses racines terrestres pour se diriger toujours plus vers le sacré céleste. La terre devient profane, éloignée des sources de la vie (désacralisation de la nature, désormais maîtrisée et infériorisée), tandis que le ciel devient créateur (les institutions religieuses reprennent à leur compte la dimension sacrée du rôle maternel de la femme). La dualité ciel/terre, sacré/profane, homme/femme fait son apparition. C'est donc dans les sociétés modernes que la femme se trouve réduite à son rôle biologique de reproductrice et que la dissociation femme/mère devient une évidence culturelle. Dorénavant, la femme kabyle est dépossédée de tous ses savoirs et savoir-faire ancestraux. L'industrie agroalimentaire se substitue à la femme nourricière, la médecine moderne et l'industrie pharmaceutique à la femme guérisseuse que l'on appelle désormais « sorcière », bien que l'on continue à rechercher ses remèdes magiques et à redouter son pouvoir. Les hommes en particulier craignent toujours la magie des femmes car ils

savent qu'elles disposent d'un pouvoir d'ordre cosmique sur la vie et donc sur leur virilité.

- 5 Cet ouvrage s'inscrit dans le champ des recherches sur l'histoire des femmes qui ont pour but de revaloriser la place de celles-ci, trop souvent décrite comme marginale et dominée. Certes, le propos n'est pas nouveau. Il rejoint bien des recherches menées par les femmes elles-mêmes, que ce soit en anthropologie ou en histoire, pour nuancer certaines visions caricaturales des rapports de genre et repenser les différences entre sociétés et époques du point de vue de la valeur accordée à l'acte suprême de création porté par les femmes. Son principal intérêt est de nous donner à voir la vie des femmes kabyles depuis l'intérieur, selon leurs propres critères et valeurs, au fondement de leur identité. Mais ce tableau d'une créativité et d'une pensée symbolique liée au féminin épuise-t-il pour autant la question de la réalité de la vie des femmes kabyles dans toutes ses dimensions ? Nous ne le pensons pas. De plus, l'auteure, toute à son adhésion à la culture kabyle et à sa volonté de réhabiliter les savoirs traditionnels féminins, magnifie la dimension magique de la pensée kabyle : celle-ci rejoindrait la réalité psychique de la pensée humaine (« la thérapeutique ancestrale des Kabyles rejoint celle de la science moderne des psychanalystes », p. 112) car il existerait au-delà de la conscience humaine un savoir que les femmes portent naturellement en elles et se transmettent de mère en fille, dans une spiritualité d'ordre psychique commune à toute civilisation humaine, au-delà même de la culture et de l'histoire kabyle (p. 102). Semblable essentialisme pose évidemment problème. Enfin, sur la forme, on critiquera un propos assez répétitif de chapitre en chapitre, ainsi qu'une certaine confusion sur le contexte du livre lui-même. Il faut attendre l'annexe de fin d'ouvrage, plutôt absconse, pour comprendre enfin que ce livre forme en réalité la dernière partie d'un précédent livre (*La magie des femmes kabyles et l'unité de la société traditionnelle*) auquel des renvois sont faits au fil du texte mais sans que le lecteur n'en comprenne toujours bien l'enchaînement ni le sens.

AUTEURS

BÉATRICE LECESTRE-ROLLIER

Université Paris Descartes / UMR 196 CEPED